

# La Vie Spirituelle

## Ascétique et Mystique

### La très pieuse enfance d'Anne de Guigné

25 avril 1911 – 14 janvier 1922

C'est la gloire de l'Église de produire des saints dans les temps les plus impies, dans les sociétés les plus corrompues. S'il nous est donné de voir le grand refus de Dieu parmi les Nations, il nous est aussi donné de contempler des merveilles de grâce dans les âmes qui acceptent le divin avec une foi pure et une confiante générosité. Peut-être a-t-on mis parfois un peu d'indiscrétion ou un peu trop de zèle dans la révélation de ces mystères du cœur, de ces "secrets du Roi" qu'il est bon de cacher. Le Seigneur a dit pourtant que la lumière ne se met point sous le boisseau ; il faut qu'elle brille dans la maison pour réjouir nos regards et reconforter notre détresse, à l'heure de l'angoisse, quand la nuit vient.

Une chose de nos jours est frappante : l'opposition de plus en plus vive de l'esprit du monde moderne avec l'esprit de l'Évangile. Jésus a dit : « Si vous ne devenez comme de tout petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Et parce que les hommes, de plus en plus, sont gagnés par la malice des "grands" et des orgueilleux, le royaume des cieux leur est très véritablement fermé. Dieu pourtant nous vient en aide. Visiblement il nous suscite des saints qui sont des enfants. La bienheureuse Imelda, dont le culte resta longtemps un bien de famille pour son Ordre, fait à nouveau des miracles et est invoquée par les tout petits communiants, dont elle est la patronne. La bienheureuse Thérèse de Lisieux a été providentiellement suscitée pour nous montrer cette voie d'enfance évangélique, qu'il est "nécessaire" de prendre, si nous voulons nous élever jusqu'à la vie éternelle, nous assure l'auguste Pontife.

« Ce qui me console, aimait à répéter le vénéré P. Lintelo, sur la fin de sa vie, c'est l'assurance que me donnent des âmes éclairées de Dieu : "Il y aura des saints parmi les enfants". »

Il ajoutait : « Une expérience va se faire : celle des enfants chrétiens normaux, nourris de l'Eucharistie dès leur matin<sup>1</sup>. »

L'expérience est faite et des exemples déjà très nombreux et très consolants nous montrent que les tout petits entendent bien la parole de leur bien-aimé Jésus : « Laissez venir à moi les enfants. »

C'est avec une joie d'âme profonde que nous proposons à nos lecteurs un exemple rare de cette effusion de la vie divine dans les tendres cœurs qui viennent de naître à la vie de la raison et de la grâce.

Nous croyons, et des personnes très éclairées et très pieuses pensent avec nous, que le Sauveur a voulu ajouter à l'histoire des Tarcisius et des Imelda cette gracieuse et ravissante page de sainteté, que nous allons essayer de transcrire. Le Sacré-Cœur a sans doute suscité cette angélique "petite sainte" pour attirer vers lui plus suavement tant d'innocentes créatures que guettent des périls détestables et inouïs.

Il a fallu aux siens – à sa mère surtout – cette solide conviction, pour les décider à livrer à la piété des fidèles des souvenirs si intimes et si sacrés, mais l'élue de Dieu n'appartenait plus à sa famille. Le rayonnement de sa vertu avait déjà réjoui tant d'âmes et les avait si puissamment édifiées et confortées, qu'il devenait chaque jour plus évident qu'au lieu d'étouffer cette bienfaisante action, il fallait la favoriser au contraire et l'étendre.

Que Dieu, dont les regards pénètrent les plus secrètes pensées, daigne bénir les intentions pures de ceux qui ne désirent que sa gloire et le triomphe de son amour dans l'adorable Eucharistie.

## I. – Les premières années

Jeanne-Marie-Joseph-Anne de Guigné naquit à Annecy-le-Vieux, le 25 avril 1911. Dieu, dans la corbeille de son berceau, déposa les dons les meilleurs. Elle trouvait, dans son foyer, les traditions les plus pures de foi chrétienne et d'honneur français. Elle se montrera digne de saint Louis, duquel, avec le sang, elle avait hérité l'élévation et la générosité.

Elle fut la première bénédiction du mariage qui unit, en 1910, le comte de Guigné à M<sup>lle</sup> de Ch... Durant les trois années qui suivirent, un frère, Jacques, et deux sœurs, Madeleine et Marie-Antoinette, vinrent agrandir le cercle de la famille et augmenter sa joie. Joie mêlée de grandes douleurs d'abord, puis brisée par le deuil, le 22 juillet 1915. Ce jour-là, à la tête de ses alpins, le lieutenant de Guigné, trois fois blessé, décoré de la Légion d'honneur, deux fois cité à l'ordre

---

1 R.P. Albert Bessières, *Inter Lilia*, préface.

de l'armée, tombait en héros, dans un assaut meurtrier. Anne perdait en ce père un chrétien admirable : il semble qu'à partir de cette mort très belle, l'enfant ait hérité de toutes les vertus paternelles ; ce deuil en effet la transforma et devint, pour l'enfant, le principe d'une véritable conversion.

Elle avait reçu de Dieu, en venant au monde, une très riche nature : une âme droite et loyale ; une intelligence vive et précise ; une ardeur ferme et persévérante ; une exquise sensibilité ; une spontanéité, un élan de cœur et une active bonté qui donnaient à ses moindres actes un charme naturel et une aisance distinguée.

Mais qu'elle était loin d'être née parfaite ! Le fond de son caractère était la violence, une violence facilement passionnée, animée de fortes et d'irrésistibles colères. Cette impétuosité rendait la toute petite enfant ingouvernable par moments : son premier mouvement était la résistance. Très personnelle et très volontaire, elle aura de rudes combats à mener pour parvenir à cette douceur si humble et si effacée qui fera plus tard le charme de sa vertu.

Anne était aussi très autoritaire. Elle avait un esprit de décision remarquable, et une manière irrésistible de balbutier des ordres. Elle ne connaissait pas d'obstacles à ses volontés et faisait un beau tapage quand elle ne pouvait en triompher.

Elle aimait avec passion, avec une sorte de frénésie, et mettait à tous ses sentiments une ardeur exclusive et jalouse. Elle n'aimait pas à partager et vint un jour, de toute sa colère, pour donner un coup de pied à son petit frère qui lui prenait une part de sa mère.

Une photographie de sa première enfance révèle ces traits de son caractère. Le regard, ferme et droit, est presque dur. Tout dans cette petite tête blonde, fièrement posée, accuse la force, la volonté, la décision : le pli des lèvres est sévère, et cette bouche d'enfant ne doit s'ouvrir, semble-t-il, que pour commander ou réprimander.

Nous trouvons en cette nature des dispositions, des énergies, des passions, qui, dominées par la grâce et transformées par elle, porteront cette âme prédestinée à de surprenantes hauteurs, mais pour les maîtriser, les assagir, les ordonner à Dieu, il faudra « lutter chaque jour », et rien ne sera beau comme ces combats d'une enfant si tendre pour s'élever avec force.

Comme tous les saints, Anne, qu'on appelait Nénette dans l'intimité, s'éleva dans l'épreuve, et par elle. La mort de son père l'impressionna vivement : « Elle me regardait tristement, écrit sa mère, pleurait avec moi et me couvrait de caresses. »

Cette enfant si aimante fut saisie par la souffrance de sa « maman chérie » :

elle eut, dès ce temps, un extrême souci de lui éviter tout chagrin, de lui faire plaisir, de la consoler. Elle devint un « véritable soutien » pour son cœur brisé ; elle lui fit « du bien », par « cette tendresse si délicate qui sait adoucir la douleur ».

La pensée de Dieu animait déjà cette piété filiale, et un tel exercice de la charité changea complètement cette petite nature. En quelques mois, mystérieusement, cette âme fut comme envahie par l'Esprit-Saint, qui est un esprit de douceur et de bonté. L'enfant autoritaire, aux réparties terribles, devint soumise et effacée. Ce cœur jaloux ne fut plus attentif qu'aux peines des autres. On sentait la chère enfant sous l'influence d'une grâce, qui imprimait déjà sur tout son être le signe mystérieux de l'Agneau. À partir de ce moment Nénette ne refusa rien à son Dieu, et nous verrons quelles admirables ascensions la portèrent vers lui, jusqu'à sa mort bienheureuse.

En 1915, durant l'automne, elle vint à Cannes avec sa famille pour y passer l'hiver. Elle fut alors confiée à sa chère institutrice, M<sup>lle</sup> B., qui devint bien vite son amie et sa confidente. La maîtresse fut vivement impressionnée par sa petite élève, et déjà « la douceur et l'abnégation peu ordinaires » de l'enfant avaient en elle une telle aisance et un tel éclat qu'on la crut « douée dès sa naissance de cette nature bonne et parfaite ».

L'idée de la première communion commençait à donner une impulsion plus vive à des vertus si bien nées.

Anne éprouvait déjà pour Dieu un irrésistible attrait. En l'étude de nos mystères, son application volontaire, la vivacité et la pénétration de son intelligence étonnaient. Toute petite parmi des compagnes de beaucoup plus âgées, elle comprenait, mieux que toutes, les questions difficiles, et quand une demande restait sans réponse, « toutes les têtes se tournaient vers elle, qui, de sa petite voix, tranchait immédiatement le cas. Cette petite fille sait donc tout, murmurait chaque fois d'un ton plus admiratif, une compagne de neuf ans<sup>2</sup> ».

On devinait chez Anne une avidité du vrai qui ne pouvait s'apaiser qu'en Dieu. Elle acceptait loyalement la lumière et la laissait tomber de son intelligence dans son cœur : elle cherchait aussitôt à réaliser ce qu'elle savait être bon et parfait. Aussi la formation des vertus répondait, chez elle, à la préparation de l'esprit. Anne mit dès lors une ardeur plus grande à se vaincre. L'obéissance, on le sait, n'était pas dans sa nature : elle devint exactement soumise en tout, et pour arriver à une plus parfaite victoire, elle livra son âme et son corps au joug de la pénitence. Et ce fut dans le secret – un secret qui se laissait pourtant deviner –

---

2 Témoignage de la Mère S. R. des Religieuses Auxiliatrices, directrice du catéchisme que suivait Anne, à Cannes.

une chaîne ininterrompue de petits sacrifices. Elle fit vraiment « tout ce qui était en son pouvoir ». À table, dans ses jeux, au travail, partout on admirait son art naïf de s'immoler. Quand il y avait une chose pénible à faire, elle se mettait toujours en avant : une seule fois son hésitation la fit devancer par une de ses sœurs. Ce désir de se mortifier devint si grand et si soutenu, qu'il fallut le modérer.

Elle fit alors sa confession. Comme on lui recommandait de ne pas se laisser intimider : « Je parlerai très respectueusement au Père, répondit-elle, mais je n'aurai pas peur. Le prêtre ne tient-il pas la place du bon Jésus ? »

Le jour de bénédiction approchait, mais devant ce bonheur si ardemment attendu un obstacle imprévu surgit. Quand Monseigneur découvrit sur la liste des candidats à la première communion cette enfant qui n'avait pas six ans encore, il voulut aussitôt l'écarter. On plaida sa cause : elle fut gagnée, mais Sa Grandeur exigea un examen sévère. Le Supérieur des Jésuites en personne devait le faire passer. On tremblait pour l'enfant, mais elle, dans l'innocence de son cœur, gardait tout son calme. Elle avait tant prié l'Esprit-Saint tout le long du chemin ! Bien sûr, ce bon Esprit l'aiderait et lui « suggérerait toutes choses ». Le Père interrogea Nénette sans jamais se servir du texte. Ce fut à travers le domaine théologique une course pleine de surprises et de périls. L'enfant répondit à tout avec décision et clarté, d'une manière fort précise. Elle pouvait donc aller au lieu de son repos, vers le Cœur de Jésus qui l'attirait si tendrement et si puissamment : elle était prête !

Ces noces mystiques, ce baiser divin de la communion, eurent lieu le 26 mars 1917. Toute recueillie pour se donner toute, Anne vint à son Sauveur avec un élan d'âme visible. On la sentait déjà comme perdue en Dieu, sa joie douce rayonnait sur son visage grave et tout pénétré de respect. « Que Jésus lui a-t-il demandé, note un témoin ému de ce spectacle, que lui a-t-elle promis ? C'est leur secret, mais le divin Sauveur dut se révéler à cette âme de choix. »

Sur un bout de papier où Nénette avait inscrit les chœurs des Anges, on trouvera plus tard ces mots qui la peignent : « Je veux que pour Jésus mon cœur soit pur comme un lys ! »

## II. – La conquête des belles vertus

La première communion fut le grand événement de cette vie. Le Seigneur prévint d'une bénédiction exquise cette âme toute pure : il donna une étonnante impulsion à tant de vertus déjà grandissantes, et nous allons voir Anne poursuivre, en ses brèves années, un admirable idéal de sainteté et l'atteindre.

Extérieurement c'était la plus simple et la plus aimable des enfants : effacée et

modeste, d'une transparente candeur, loyale et généreuse, on la voyait se donner toute à ses petits devoirs, à ses jeux, à ses humbles travaux, à l'affection des siens. Aucune action éclatante n'illustrera sa vertu : rien en sa vie ne dépasse les forces de son âge, mais en son cœur Dieu opérait des merveilles, et la plénitude des dons divins transparaîtra dans l'éclat de son innocence, dans le rayonnement de sa foi, dans les dévouements de sa charité, qui devint héroïque à force d'être grande, délicate et constante.

À voir dans un âge si tendre une sainteté si parfaite et si aisée, on la croirait simplement innée : elle fut pourtant acquise par une fidélité de tous les instants. « Répondant à ses désirs, écrit un témoin de sa vie, Dieu lui donnait une grâce très grande, mais elle, de son côté, était de plus en plus fidèle à y correspondre dans les moindres détails : aussi l'on sentait une ascension sans arrêt de cette âme vers son Dieu<sup>3</sup>. » Selon la loi dictée par le Sauveur, Anne dut se renoncer, porter sa croix chaque jour et suivre son Maître dans le sentier du Calvaire : tel fut le secret de ses victoires. Elle écrivait, vers l'âge de neuf ans, sa résolution d'imiter en tout son Sauveur : « Quels moyens prendre ? Combattre les obstacles, ce qui peut empêcher Jésus de grandir en moi : mes défauts, cette pente à l'orgueil, à la paresse... *Donc nécessité pour moi de lutte quotidienne.* Si mon corps a besoin de nourriture, il faut aussi une nourriture à la vie de mon âme. Quelle est cette nourriture ? Tout ce qui est vrai, beau et bon, tout ce que j'ai appris sur les genoux de Maman. » Nous voyons par ces fermes décisions, rigoureusement suivies, qu'Anne ne voulait connaître qu'un amour qui se prouve.

La tiédeur, la médiocrité, la négligence, furent ses ennemis les plus vigoureusement combattus.

Elle eut d'abord véritablement « faim et soif de la justice ». Il lui fallait à tout prix connaître son devoir, et elle ne cessait de chercher la lumière auprès de ceux qui pouvaient l'éclairer. Elle avait parfois des embarras de délicatesse, ne sachant où se trouvait le plus parfait, et on devait bien vite lui trancher ses petits cas de conscience : *elle n'avait de repos qu'après avoir compris ce qu'elle devait faire.* Mais alors quelle joie ! on la sentait délivrée comme d'une angoisse subtile. Quand un bel exemple de vertu, admiré autour d'elle, achevait d'éclairer son esprit, son bonheur éclatait : « Ah ! vous savez, Maman, j'ai compris ! » venait-elle dire.

Elle était allée rendre visite, un soir, aux Sœurs d'Annecy-le-Vieux. La pauvre enfant paraissait fatiguée, et on l'invita à se reposer un moment à l'ombre de l'enclos, mais Nénette n'avait pas la permission expresse de s'arrêter : « Croyez-vous, dit-elle, que je puisse m'asseoir quand même ? » Quand on l'eut rassurée,

---

3 Mademoiselle B.

elle fit gentiment ce qu'on lui demandait. Ce trait la dépeint. Elle avait pour tout, cet extrême souci de rester dans la ligne du devoir. Une fois instruite, elle suivait toujours la voix de sa très délicate conscience.

Elle avait une véritable horreur du péché, et les moindres imperfections lui faisaient une peine profonde. Elle en demandait pardon à Dieu avec des regrets très vifs et persévérants. Elle était une fois inconsolable parce qu'elle avait travaillé un dimanche sans y prendre garde. Sainte Catherine de Sienne avait de ces remords pour un léger mensonge échappé à sa distraction.

Aux moindres manquements, Anne s'humiliait aussi devant les siens et cherchait à réparer par les attentions redoublées de sa tendresse, les torts échappés à sa fragilité. « Elle m'embrassait de façon touchante chaque fois qu'il lui arrivait de me contrarier », témoigne une amie d'enfance. « Je ne pouvais arriver à la consoler, écrit à son tour sa gouvernante, parce que m'ayant effleurée avec un petit fouet elle croyait m'avoir fait mal. Jusqu'au soir elle me prodigua une affection que je n'arrive pas à redire. »

Elle avait en tout de ces délicatesses aimables. Connaissant sa tendre dévotion pour la bienheureuse Thérèse de Lisieux, Mademoiselle lui avait donné un calendrier où se trouvait l'image de la sainte. Anne en fut très heureuse, mais elle ne put garder son bonheur pour elle seule et, peu après, toute confuse, elle vint dire à sa grande amie : « Je ne voudrais pas vous avoir fait de peine... J'ai donné votre petit calendrier à une petite fille du catéchisme qui s'appelle Thérèse. » Son cœur était inquiet entre deux charités.

Une autre fois, vers la fin de sa vie, elle peut accompagner à la messe une amie de sa mère et y communier : on le lui permet ! Mais, tout à coup, cette hésitation qui révèle sa blancheur d'âme : « Maman, n'ai-je pas été trop dissipée ? – Non, Nénette, tu peux aller communier. – Quel bonheur ! » s'écrie l'enfant, et elle part, légère comme un oiseau, emportée par l'amour.

Le devoir clairement connu était souvent difficile à remplir. C'étaient devoirs à la taille d'une enfant, si l'on ne considère que les choses à faire ; mais la perfection de la vertu, comme ses difficultés, dépendent beaucoup moins de la matière de nos actes que de leur forme et de leur fin : l'élan, l'intention, la charité qui les animent, font toute leur beauté et leur prix, et notre "petite sainte", en cet art de bien faire, sut conquérir une admirable maîtrise. À sa manière, elle engagea de grandes luttes et remporta de grandes victoires devant Dieu, qui « regarde le cœur ».

Elle cherchait toujours à se corriger de ses moindres défauts. On la devinait si soucieuse de n'accomplir que la volonté divine ! « Elle s'était attachée à rendre éternel tout ce qui passe, à animer toute sa vie d'une intention surnaturelle, et

cherchait avant tout la gloire de Dieu : tous ses moindres actes étaient faits avec la plus grande perfection, elle s'appliquait toujours à mieux faire<sup>4</sup>. » « Faire chaque chose le mieux possible », tel fut son idéal constant.

Elle avait un très simple secret de sainteté. « Bon Jésus, je vous les offre », pria-t-elle en ses plus petites actions. C'était un besoin de son cœur, car elle vivait en la présence de son Père céleste, et rien ne lui coûtait pour lui prouver son amour. Elle a dévoilé un peu du mystère de son âme dans ces conseils qu'elle aimait à donner à une amie d'enfance : « Quand tu n'as pas le courage de travailler, quand le travail t'est dur, pense à l'offrir au bon Dieu. Il faut tout lui offrir ! Rien ne coûte quand on l'aime. Notre travail, c'est un cadeau que l'on fait au bon Jésus. » Ici, tous les témoignages concordent. « Comme les saints, pour elle, un seul souci : posséder Dieu ; un seul désir : le voir ; une seule peine : la crainte de l'offenser<sup>5</sup>. »

Sa fidélité exigeait parfois de réels sacrifices à son cœur ardent. Un jour elle était allée rendre visite avec sa famille à des amis, chez lesquels l'attendait un aimable groupe d'enfants. On organise une partie où rien ne doit manquer, ni l'entrain, ni l'imprévu : le soleil était de la fête, et tout allait se terminer par une "dinette", chose rare ! Malheureusement, Jacques, indisposé, dut garder la chambre, et il fallut au malade une infirmière bénévoles. Une petite amie de Nénette se dévoua, mais la chère enfant ne put se résigner à la laisser seule avec son frère. Elle s'arrêta sur le pas de la porte ; les rires de la joyeuse bande l'attiraient au dehors, la devoir l'attirait au dedans ; elle poussa un léger soupir et, répondant à l'appel de sa charité, elle resta au poste du dévouement. Une autre fois elle s'appliquait visiblement à construire des poupées en carton pour ses sœurs. Les membres en étaient articulés et, comme elle s'ingéniait à ce difficile travail, on l'appela. « Oh ! Maman, dit-elle avec une ombre de découragement, je ne pourrai plus retrouver mes morceaux... *Mais puisque c'est plus parfait !* » et, laissant tout, elle part.

Un jour de son dernier été, Jacques vint lui dire : « J'ai besoin d'un cheval. » Anne détestait ce jeu, et devant l'excessif effort elle hésita : « Tant pis, je ne le ferai pas », dit-elle. Mais aussitôt elle se ressaisit, et la voilà galopant pour amuser son petit frère. « J'ai pensée que c'était tout de même mieux de faire mon sacrifice », vint-elle glisser à l'oreille de sa gouvernante. Elle ne sut jamais rien refuser au bon Dieu.

Rarement on devinait les luttes de son cœur, et pourtant elle eut toujours à se vaincre, parce que sa nature avait des goûts très vifs ; mais le combat, intérieur et

---

4 Mademoiselle B.

5 Ibidem.



rapide, se terminait toujours par de faciles victoires. À la fin on ne soupçonnait même plus ce que pouvaient lui coûter ses continuels renoncements. Car on la voyait si prompte en sa générosité et si heureuse de faire plaisir en se dévouant, qu'on avait pris l'habitude de s'adresser continuellement à cette bonne volonté toujours prête. La chère enfant se sacrifiait avec cette bonne grâce qui la rendait si suave en ses moindres actions, et jamais on ne soupçonna l'ombre d'un regret quand il fallait obéir.

On sait pourtant que l'obéissance n'était pas dans sa nature, mais on lui avait dit que l'obéissance est la sainteté des enfants, que Jésus fut obéissant jusqu'à la mort, qu'il fallait obéir comme lui, quand il vient sur l'autel, à la parole du prêtre, *obéir sans parole et sans retard*, et on la vit toute sa vie faire comme son Sauveur. *Aucun témoin de sa vertu ne se souvient de l'avoir vue hésiter une seule fois quand l'obéissance commandait ; on ne l'a jamais entendue ni murmurer, ni raisonner, ni faire une objection.* Si elle n'avait pas très bien compris l'ordre donné, elle demandait simplement des explications et elle volait aussitôt au devoir, « joyeusement ». Jusque dans son repos elle eût voulu témoigner à sa mère, lui continuer sa soumission. « Oui, Maman », disait-elle parfois, le soir, dans son demi-sommeil, répondant encore à tous les désirs des siens.

Le lever pour cette enfant si frêle était un moment très pénible ; elle aurait aimé – comme tant d'autres ! – caresser longuement l'oreiller, mais avec promptitude, au premier appel, elle s'arrachait vaillamment aux attraits du sommeil. Il faudrait ignorer tout à fait la nature des enfants pour ne pas voir quelle vertu suppose cette générosité de *tous les jours*.

On sait aussi ce que coûtent au jeune âge certains devoirs scolaires, et par moments, tous les devoirs. La petite tête, le petit cœur, perdent tout courage, et le combat pour se vaincre finit bien vite, si tant est qu'il commence. Anne, même quand elle n'avait pas envie de travailler, était d'une application parfaite. « Son orthographe et les multiplications lui étaient particulièrement difficiles, mais c'est là justement que sa volonté devenait ferme *pour offrir cet ennui à Jésus en s'unissant à lui.* » On ne pouvait, les derniers temps surtout, « arrêter cette âme ardente au milieu de son travail<sup>6</sup> ».

Sa douceur était inaltérable. Un bon sourire illuminait son visage, où transparaissait la paix de son âme. Elle avait conquis cette suavité sur sa nature irascible, et toujours, encore ici, elle eut à veiller sur sa vivacité. On sait à quelles vexations le frottement et la camaraderie sans gêne des enfants soumettent ces petits cœurs et quelles vives colères soulèvent ces tempêtes des jeunes passions. Fréquemment son frère ou ses sœurs contrariaient Anne dans ses jeux, dans ses

---

6 Mademoiselle B.

occupations, et comme elle mettait une ardeur extrême à toutes choses, la contradiction la piquait dur. Elle se retournait alors vers sa chère gouvernante, comme pour chercher du secours : « Tout de même, c'est exaspérant... Oh ! que j'ai envie de me fâcher ! » Mais elle dominait aussitôt sa violence, et une pensée d'amour apaisait son cœur et ses traits.

À force d'aimer la vertu, elle parvint à accepter « avec une joie et une bonne grâce charmantes » les observations qui devaient la rendre meilleure. D'un air soumis, tout de suite, elle cherchait à mieux faire.

Son humilité avait des effacements si vrais qu'on ne pouvait les remarquer sans les admirer. Anne était d'une simplicité exquise : elle regardait vers Dieu, infiniment au-dessus d'elle, et, perdue dans la contemplation des choses divines qui se révélaient à son âme, elle ne soupçonnait même pas le charme de sa distinction et de sa vertu. Elle se mettait toujours à l'arrière-plan et trouvait des expressions heureuses pour dire ses pensées sans se faire valoir.

Au catéchisme de Cannes, bien que de beaucoup la plus jeune, elle émergeait visiblement au-dessus de ses grandes compagnes ; elle avait d'ailleurs tout pour plaire et susciter l'admiration : jamais, pendant ces cinq ans, la religieuse qui dirigeait ce petit monde et l'observait d'un regard très exercé n'a remarqué chez Anne le moindre mouvement de vanité, sauf une fois, tout à fait au début. Elle avait quatre ans à peine quand sa gouvernante la surprit devant un miroir. Elle avoua bien naïvement se trouver jolie. On lui dit que la beauté vient de Dieu et qu'il ne faut pas abuser de ses dons en y prenant une vaine complaisance. Anne eut une vraie peine de sa faiblesse fugitive, et à partir de ce moment, toujours très soucieuse de sa bonne tenue, elle parut complètement détachée du souci de sa toilette.

Cette humilité finit par donner à son zèle une discrétion aimable et irrésistible. La sainte enfant avait à la fin un réel besoin d'être oubliée, mais au début l'effacement lui coûtait. Elle aimait à reprendre, et à commander. Son ardeur apostolique agaçait parfois les turbulents compagnons de ses jeux. On lui dit qu'il fallait surtout prêcher d'exemple, mais cette prédication ne pouvait suffire à son zèle. Au moindre écart elle était tentée de faire son petit sermon. On la voyait alors réprimer son élan et glisser à l'oreille du coupable, avec délicatesse, un mot discret : « Invoque ton bon ange, autrement tu ne pourras pas. »

Son amour de l'oubli devint vite si grand qu'elle prit l'habitude de ne jamais rien réclamer pour elle-même ; quand involontairement on l'oubliait, son petit visage s'éclairait d'une joie vive. Jamais on ne l'entendit s'excuser. Une fois, tout au début de sa transformation intérieure, une personne qui la connaissait mal l'accusa d'un léger mensonge. Elle avait horreur de ce péché : la douce enfant

rougit et se tut, elle garda sa souffrance et sa confusion.

Quand on la remerciait d'avoir obtenu quelque grâce par ses prières, elle se récriait vivement : « Ce n'est pas moi, c'est le bon Dieu. » L'accent qu'elle mettait à ces mots trahissait une peur très forte du moindre péché d'orgueil.

Son amour de la pauvreté donnait un dernier cachet à son humble effacement. On la voyait toujours donner aux autres le meilleur et le plus beau ; pour elle, avec quel art elle savait choisir ce qu'il y avait de plus vil ou de plus mesquin, toujours contente de peu, économe de tout, faisant avec la moindre chose des petits trésors pour les indigents. Vraiment elle vivait pauvre au milieu des richesses. « On aurait dit qu'elle avait fait les trois vœux »... et qu'elle les pratiquait parfaitement !

L'angélique enfant ne parvint à de tels sommets que soulevée par la grâce qu'elle demandait à son Dieu avec une confiance infinie. Elle avait bien compris cette parole du Sauveur : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Aussi, *pour tout*, recourait-elle à Jésus, elle était toujours comme tournée vers lui pour l'invoquer. Très souvent, lorsqu'elle voyait Jacques ou ses petites sœurs sur le point de succomber à une colère, elle s'approchait, toute émue en son inquiétude : « C'est qu'il faut, disait-elle doucement, demander la grâce au bon Dieu ! Comment veux-tu être bon autrement ? » Dans ces conseils ne trahit-elle pas encore le secret de ses propres victoires ?

Quand elle essayait une petite défaite dans son travail ou dans son dévouement, elle ne se décourageait pas, mais elle faisait, en s'humiliant, ce simple aveu : « C'est parce que je n'ai pas assez prié, je n'ai pas été assez appliquée. » Elle savait bien que Dieu avec son secours exige l'application et l'effort !

Avec la prière, la confession fut pour Anne une grande source de pureté. Elle savait le prix de ce sacrement du pardon et avait soif de cette grâce de régénération que l'âme puise dans le sang de l'Agneau<sup>7</sup>.

Elle apportait à ses confessions « un sérieux et une attention extrêmes, écrit un de ses confesseurs. On la sentait très soucieuse, non seulement de ne rien omettre dans ses accusations, mais aussi surtout, de ne pas se tromper dans ses appréciations. Il faut écarter ici le mot et l'idée de scrupule. Nénette n'était pas et ne serait pas devenue scrupuleuse, *mais pour rien au monde elle n'aurait voulu*

---

7 « La confession, écrivait-elle vers l'âge de neuf ans, est un très grand, grand sacrement. Il nous donne encore plus de grâces que nous en avons avant. C'est pourquoi il faut désirer beaucoup se confesser. Il faut dire ses péchés avec beaucoup de sincérité. Quand on a dit ses péchés et avant il faut en avoir un grand regret, puisque par eux l'amour de Dieu est diminué. »

*apprécier avec indulgence ce qu'elle pensait devoir déplaire au bon Dieu. Et de là dans ses petites confessions une gravité surprenante qui contrastait étrangement avec sa jeunesse et sa blancheur intime. Quand elle vint se confesser ici pour la dernière fois – c'était le 1<sup>er</sup> décembre 1921, veille du premier vendredi du mois –, j'entrais à la chapelle au moment où elle y achevait son examen de conscience, et je fus tout de suite saisi d'admiration et comme cloué sur place. Nénette priait, les mains jointes et les yeux baissés, comme de coutume. Mais jamais je ne l'avais vue aussi profondément recueillie. Tout semblait avoir disparu pour elle et sa vie s'être concentrée au dedans. Je la revis une heure ou deux plus tard..., son sourire charmant était revenu avec son entrain, sa gaité et son amabilité pour tous ceux qui l'approchaient. »*

Dans ses minutieux examens de conscience elle ne trouvait souvent rien à se reprocher, mais elle ne se persuadait pas pour cela qu'elle fût sans péché. Elle avait le sentiment très vif de la misère humaine, et son amour de la divine pureté lui faisait découvrir dans les moindres imperfections une laideur qui ternissait la transparence de son âme. Elle allait donc vers le pardon de Jésus avec une vive contrition, et chaque fois elle se relevait « avec une humilité plus profonde, avec un amour plus ardent et une confiance plus large », pour se remettre à l'œuvre de sainteté.

Ce sacrement enflammait en elle le désir de la pénitence, et cette vertu, toujours plus exigeante, la portait à satisfaire en toutes choses à la Justice divine ; son amour de la croix, son désir d'expiation, furent surprenants ; nous verrons que le penchant de son cœur l'inclinait tendrement vers Jésus crucifié et vers la Mère des douleurs.

La croix ! On peut dire qu'à la suite de son bien-aimé Sauveur elle la prit et la porta chaque jour, tant elle sut mortifier en tout sa nature et renoncer, par amour divin, à ses plus chers désirs. Dès sa plus tendre enfance elle apprit à offrir à Jésus ses souffrances. Elle avait quatre ans à peine quand il fallut, pour la soigner d'une grippe, lui appliquer des cataplasmes sinapisés bien douloureux pour son âge. « Ça brûle trop, disait-elle, avec d'irrésistibles larmes, mais mon bon Jésus, je vous l'offre », et de nouveau elle pleurait, mais redisait bien vite : « Petit Jésus, je vous l'offre quand même. »

Une autre fois, toute enfant encore, des rhumatismes la tenaient étendue. « Pauvre Nénette, tu souffres ? » lui dit une petite amie. « Oh ! non, j'apprends à souffrir », répondit l'humble disciple du Crucifié.

Elle apprit si bien à souffrir, ses progrès dans le sacrifice furent si grands, qu'il devint impossible de compter ses petits actes de vertu, qu'elle essayait toujours, d'ailleurs, de faire passer inaperçus. Elle mangeait sans hésiter les mets qui la

rebutaient le plus et se privait volontiers de ceux qu'elle préférait. Jusque dans un repas de mariage on la vit renoncer ainsi aux choses qu'elle aimait et qu'elle mangeait le moins souvent, mais à la fin, l'amour de l'obéissance l'emportait sur tout, et elle demandait la permission de sa mère pour faire ses petites privations.

Elle avait résolu d'être carmélite « pour la gloire de Dieu », et tout de suite elle voulut commencer le noviciat de l'austérité. « Tu sais, ma carmélite, disait-elle à sa sœur Marinette, qui partageait sa vocation, tu sais, il faut nous exercer pour entrer au Carmel. » Elle l'exhortait ainsi à faire mille sacrifices imposés par le devoir ou inspirés par l'amour. Un jour elle l'entraîna d'une façon charmante vers la laiterie, et là on respira, à larges poumons, l'odeur des fromages « parce que ce n'est pas très agréable ».

Cet amour de la pénitence s'inspirait d'une pensée divine. À sa chère gouvernante, qui avait de la peine sans doute, elle écrivait dans un billet : « Nous pouvons bien souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, puisqu'il souffrit pour nous. » « On a bien des joies sur la terre, disait-elle une autre fois, mais elles ne durent pas : celle qui dure, c'est d'avoir fait un sacrifice. » Elle n'avait pas neuf ans, lorsqu'un jour elle déclara avec une conviction profonde : « Une vie longue est un bienfait, parce qu'elle permet de souffrir beaucoup pour Jésus. » Ce souvenir des souffrances du Fils de Dieu semblait l'accompagner partout. En promenade elle guettait les croix, et il fallait voir avec quelle attention elle préparait son petit monde à les saluer. Dans son beau zèle pour rendre service, elle s'était une fois piquée aux orties. « Pauvre Nénette, vous souffrez », lui dit-on. « Oh ! non, ce n'est rien, Jésus a souffert bien davantage », et elle se tourne aussitôt pour consoler son frère, qui s'était, lui aussi, frotté aux méchantes herbes.

Une enfant si délicate, si attentive à bien faire, si ennemie des moindres fautes et de toutes les médiocrités, si généreuse dans l'expiation et si ardente en l'amour de Jésus crucifié, parvint rapidement à une pureté d'âme rayonnante.

« Innocence, simplicité, docilité parfaite, esprit de sacrifice, témoigne la même religieuse dont nous parlions plus haut, en fallait-il davantage pour attirer sur elle les regards du Seigneur ? Entre Jésus et Anne il y eut de ces divins contacts qui se traduisirent au dehors par des vertus exceptionnelles chez une enfant de son âge. Désormais ce ne fut plus seulement sa science religieuse qu'admirent ses petites compagnes, mais son oubli d'elle-même, son aimable charité, sa piété, ses manières douces et charmantes. Chacune demandait à être placée auprès de cette petite fille si sage, si recueillie, « la plus gentille de toutes ». Elle, naïvement, s'en étonnait. « Maman, disait-elle, pourquoi donc toutes les petites filles du catéchisme veulent-elles m'avoir auprès d'elles ? – Parce qu'elles sont bonnes, ma chérie, et qu'elles veulent se montrer aimables. » Nénette était rassurée et,

bien loin de se complaire en elle-même, admirait la charité des autres.

On la sentait vraiment toute à Dieu, on devinait que « son corps était le temple du Seigneur », et tous avaient le pressentiment de sa sainteté. « Attention, disaient souvent ses petites amies quand elles voyaient Anne s'approcher, Nénette est là, que rien ne puisse la choquer. » « Elle était pure comme un auge, nous disait sa plus intime amie, on ne pouvait la regarder sans devenir meilleur et sans penser à Dieu. »

Cette âme choisie croissait vraiment comme un lis dans le jardin de l'Église !  
(À suivre)

Ét.-M. Lajeunie, o.p.